

Bühlmann-Charette, Magalie

Fait à Québec, automne 2022

Objet : Concours international | Récit de médecine narrative

Madame, Monsieur,

Je m'y connais peu en médecine narrative, mais j'ai toujours aimé écrire et garder des traces d'expériences et d'émotions que j'ai vécues. Dès la page suivante, vous trouverez le récit que j'ai rédigé avec grande vérité et sincérité. Je me donne le devoir de toujours demeurer curieuse, ouverte d'esprit, et humble face à la nouveauté et à l'inconnu, et apprivoiser la médecine narrative m'intéresse grandement pour que je puisse faire rayonner par écrit de nouvelles histoires au fil de ma carrière.

Je salue respectueusement toutes les personnes travaillant à rendre accessible ce concours aux étudiants en médecine. Je vous prie, Madame, Monsieur, de croire en ma sincère reconnaissance à votre égard, et en mon respect pour ceux et celles m'ayant permis de forger ma personnalité professionnellement et humainement au fil de mes implications.

Je demeure disponible pour toute question.

Veuillez agréer, Madame, Monsieur, mes salutations distinguées.

Cordialement,

Magalie Bühlmann-Charette

Étudiante en médecine, 3<sup>e</sup> année préclinique  
Université Laval

La nuit même qu'il s'est déroulé, j'ai consigné ce récit sur les pages de mon précieux journal. Ce recueil m'a suivie partout où j'ai humblement vécu des expériences merveilleusement atypiques. Sur sa couverture rigide est inscrite la pensée "les paroles s'envolent, mais les écrits restent". Émerveillée, excitée, touchée par tous les événements des derniers instants, j'ai eu pour priorité en regagnant mon logement à quatre heures du matin d'écrire, écrire le récit de ma nuit...



\*\*\*

Tout est pareil sur 365 degrés. Un désert à perte de vue. Y poussent seulement les herbes les plus tenaces, celles programmées pour se montrer résilientes face aux grands vents du Nord et à l'hiver rude. Dans ce paysage quasi lunaire, j'aurais bien pu rêvasser au Petit prince m'accueillant sur sa toute petite planète. Je l'entends quasiment me solliciter un dessin de mouton! Pourtant, aucun baobab ne m'entoure, aucun arbre ne fait partie du décor que je fréquente actuellement.

Je suis en pleine nature à l'état brut. Cette idée pourrait faire surgir en moi l'image d'une forêt dense et luxuriante de conifères majestueux, droits et fiers, dont l'odeur me rappellerait celle de l'ébénisterie de mon père. En fermant les yeux, je pourrais aussi m'imaginer une étendue où se baigneraient les huard, où leur chant me bercerait, où leur cri retentirait jusqu'aux étoiles perçant le ciel, ciel d'un noir de velours pareil à celui qui m'enveloppe cette nuit. Mais en réalité, je vois plutôt la toundra à perte de vue, la chicoutai délicieuse que je sais non loin, et les bleuets sauvages que j'ai cueillis patiemment ces derniers jours. Il y a aussi le Soleil qui ne tardera pas à briller de plus belle, pour casser la pénombre et offrir ses majestueuses lueurs aux vaillants lève-tôt. Loups et ours polaires cohabitent et composent en partie la faune du Grand Nord québécois, terre où j'habite depuis maintenant un mois et demi.



\*\*\*

J'entends un bruit sourd, progressif et répétitif; un son si loin de moi qu'inconsciemment, j'ai préféré ne pas le laisser m'atteindre. Puis, je sursaute. Profondément endormie, j'étire mon bras énergiquement pour atteindre au plus vite la chaise pliante sur laquelle se trouve le téléphone.

Sans réfléchir, encore dans mon sommeil, j'entends des mots cheminer péniblement jusqu'à mon oreille. La voix d'une femme semble s'adresser à moi. Elle est calme, mais le ton me presse et me fait constater l'urgence. Le sommeil profond étant chassé loin de moi de plus en plus, je me rends compte qu'ah! oui, je suis de garde cette nuit, comme tous les jours d'ailleurs. Parmi les phrases me parvenant, les mots « chest pain », « headache » et « stroke » résonnent plus fort. Ça y est, mon esprit est tout réveillé. Je répète à haute voix avec confiance les chiffres que je venais d'écouter attentivement, correspondant à l'adresse du domicile où hâtivement je dois me diriger.

J'enfile ma salopette, attache mes cheveux à la nuque, prends mes clés à toute allure. Ma collègue et moi nous pressons au pas de course, de notre logement jusqu'à la grande roche qui pave le chemin jusqu'à l'ambulance, roche pentue et fissurée, usée par le temps. Le reste du sol est couvert d'herbe poussant sur la terre mouillée qui s'enfonce telle une éponge. À chaque enjambée, je repense à celui qui m'avait mise en garde de ne pas m'y enfoncer. Je redoute aussi de trébucher sur l'une des carcasses de chien qui traînent partout autour d'ici, inertes, abandonnées à mes pieds tels des jouets.

La terre spongieuse est derrière, le sol rocheux est droit devant. Mon esprit est préoccupé par les instants à venir. Lorsque j'anticipe les manœuvres de réanimation à possiblement prodiguer, je suis très sûre d'y parvenir grâce à mes apprentissages récents, mais la peur de l'erreur m'envahit quelque peu. Vérifier le pouls, observer la respiration, préparer le ballon-masque, sortir le défibrillateur, penser à la civière, communiquer en chaîne, gérer la famille... Des éléments si clairs sur papier, alors qu'actuellement plutôt abstraits dans ma tête. Je me dis qu'il faut bien une première fois à toute expérience, mais il s'agit ici de la vie d'une femme, femme que j'aurai connue en situation critique, et que je nommerai Nuna pour la suite de mon récit.

Le policier suit maintenant l'ambulance que je conduis. Ma collègue me guide difficilement vers la bonne adresse à travers la noirceur, les numéros de maison étant dispersés selon la chronologie de construction, plutôt que par ordre croissant.

Nous sortons de nos véhicules à toute allure, j'ai en main le défibrillateur et le tout pour ventiler, et je laisse le policier passer devant pour qu'il soit le premier à faire le saut si une scène horribile nous attendait. La criminalité est un réel enjeu de société là où je suis, et le suicide par pendaison ou autre moyen violent est malheureusement plus répandu ici qu'ailleurs au pays. La porte du

logement est maintenant grande ouverte. Cigarettes et déchets se sont alliés pour charger la maison d'une odeur toxique, l'odeur se rendant même jusqu'à l'extérieur pour briser la pureté de l'air frais et froid. J'aperçois une femme sur le divan, étendue dans une position antalgique, consciente, gémissant. C'est Nuna.

Dès mon premier contact avec elle, par sa méfiance et sa fermeture, je sens clairement qu'on m'a automatiquement associée aux responsables des tragédies ayant frappé les siens. Je suis alors happée à mon tour, confrontée à mes bonnes volontés d'humaniste, à ma honte envers les racistes parmi les nôtres et, surtout, à l'urgence d'agir pour Nuna, dont l'état est assurément critique maintenant. Me sentant étiquetée comme ennemie, je m'adresse malgré tout à elle en chuchotant, avec toute la délicatesse qu'il est possible de manifester. Je vois sa peur, surtout quand le policier, l'homme de la pièce, s'approche d'elle. Elle refuse catégoriquement qu'il la touche. Elle cherche à fuir, mais son manque de force la retient au fauteuil. Elle sacre.

L'odeur de la crasse ne me dérange plus ni celle du tabac ni de l'alcool. Je caresse son dos, prends sa main, flatte sa main. Je me penche près d'elle, comme ma mère ou mon père l'auraient sans doute fait si j'avais été moi-même détruite. Nuna pleure, se recroquevillant sur le divan encore davantage, cherchant tout réconfort. Elle dit quelques mots. Parfois elle crie. Je parle aussi, mais très peu, efficacement. Je lui demande combien elle a bu. On me répond « forty-eight ». Je demande « Do you trust me Nuna? », elle me dit « Yes ».

Je l'habille. Instinctivement, je comprends l'importance du silence, mais ce n'est que plus tard, alors que je ferai rejouer la scène dans ma tête, que je comprendrai sa nécessité, la nécessité du silence qui pèse lourd, dans un moment comme celui que je vis cette nuit. L'empathie me sourit, alors que je me projette dans la peau de cette femme quémandant de la chaleur humaine, du soutien, de l'espoir.

J'apprendrai par après que Nuna et ses proches ont l'habitude d'appeler la clinique en urgence dès qu'elle ressent un malaise. Sous l'influence de la boisson, elle est connue comme habituellement violente avec le personnel soignant, dans ses mots et gestes, et il est extrêmement rare qu'elle se laisse bercer ainsi, me dira-t-on. Cette nuit, ma collègue et moi la convainquons de collaborer, l'installons sur la civière pour ne pas faire subir d'effort à son cœur qui lui serre, la descendons dans les marches, la conduisons jusqu'à l'urgence avec l'ambulance.

Nuna, sa cousine et moi-même sommes toutes les trois présentes dans le derrière du véhicule, alors que ma collègue a préféré conduire pour le retour. Le système de lumière étant éteint, c'est l'obscurité seule qui remplit l'espace que je devine entre nos trois silhouettes. Il y a le silence, puis des propos en inuktitut prononcés sur un ton enragé, puis des lamentations en crescendo, puis le silence de nouveau. Je garde toujours la main de Nuna dans la mienne, pour m'assurer de son pouls et pour maintenir un certain lien de confiance, puisqu'obtenu si péniblement plus tôt. La cousine me pose une question que je saisis mal. Je réponds « Yes ». La femme sort de son gilet une bouteille de vodka remplie à la demie, puis en ingurgite la totalité. Ne pas en croire mes yeux est l'expression toute désignée à cet instant. Je reste bouche bée.

Mon contexte est improbable : je me retrouve seule dans le derrière d'une ambulance en mouvement, mon corps bondissant sur le banc souillé, le chemin étant d'un relief très accidenté, en présence de deux femmes inuites complètement intoxiquées, alors que des paroles que je ne peux comprendre sortent de leurs bouches, sur un ton qui me sécurise encore moins. Je suis au Nunavik. Au milieu de pas grand-chose, ou encore, au milieu d'une abondance de richesses naturelles, de roches, de faune et de flore nordiques, de gens inuits dont la culture bafouée persiste malgré les tentatives d'assimilation, de gens marginalisés, de gens souffrant de pauvreté, d'isolement et de racisme, de gens fiers malgré tout. Je suis entourée par la Baie d'Hudson, eau qui abonde en vie aquatique, dont les fameux ombles chevaliers, poissons qu'un gentil Inuk m'offrira généreusement en cadeau peu avant mon retour vers le Sud.

Mon esprit cesse de vagabonder et revient à l'instant présent, avec Nuna et sa cousine dans l'ambulance. Je sais que l'alcool ne pardonne pas lorsqu'il fait perdre la tête à ceux qui y succombent, particulièrement ici, pour les gens du Nunavik, considérant leur colère découlant du contexte historique, et le plus fort taux de criminalité qui en résulte. Je crains alors sérieusement pour ma sécurité. Couteaux? Je trouve les secondes lentes à s'écouler, j'ai de mauvais pressentiments, j'ai hâte d'ouvrir cette porte d'ambulance, de respirer à nouveau de l'air sans toxiques, de fuir cette situation sur laquelle j'ai si peu de contrôle.

\*\*\*



Cette nuit-là, j'ai ainsi vécu une petite victoire. Le bien-être et la sécurité de Nuna ont été mis au cœur de l'intervention, car j'ai su gagner un peu de sa confiance, progressivement, malgré toute la méfiance qui divise nos peuples, la haine et la rage que j'ai pu percevoir et interpréter dans ses yeux noirs. Sa santé physique a finalement été prise en charge par le personnel qui attendait impatientement à la clinique un peu plus loin.

\*\*\*

Toute cette histoire avec Nuna n'est que l'un des récits que j'aurais pu raconter. Je retiens bien des choses de mon voyage au-delà du 60<sup>e</sup> parallèle, dans les villages de Puvirnituq et d'Akulivik. Ce soir-là, une fois l'ambulance tout juste de retour devant le vieux garage, j'ai levé les yeux au ciel, et j'ai sursauté. Aurores boréales. Je suis encore ébahie d'avoir été témoin des plus grandes aurores ayant été vues à Akulivik depuis des années, m'a-t-on dit. Un boa vert qui danse, qui prend la forme d'une rose qui devient ruban, puis nuée... C'était indescriptible, complètement fou. La vie est si bonne avec moi, si généreuse. Après plus d'un mois au Nunavik, c'était ma dernière soirée là-bas et mon vol pour la maison aurait lieu le lendemain... La vie est étrangement belle.

Merci à la Lune de ce soir-là, à la Grande Ourse qui s'est dessinée parmi la Voie lactée, au Soleil qui a commencé à se lever au-dessus de la Baie d'Hudson, et au vent solaire qui a dansé. C'était incroyable.



Merci aux opportunités qui m'ont menée au Grand Nord, au 61<sup>e</sup> parallèle cette nuit-là, et qui au final m'auront fait vivre des heures intensément chargées en émotions. Pour toute ma vie, je me souviendrai des actes de soin que j'ai posés de mon mieux, du contexte de crise, de souffrance, et aussi de la beauté, beauté de la riche culture inuite, beauté du Grand Nord du Québec, beauté du sourire des enfants avec qui j'ai joué au ballon devant les maisons.

Nunavik, « the great land », ou encore, là où le soleil brille pendant les nuits d'été, là où l'avion DASH-8 nous mène au prochain village, là où j'ai été première répondante dans le Grand Nord, là où j'ai travaillé sur la tuberculose et en ai parlé à la radio pour sensibiliser les communautés touchées, là où les loups et les chiens hurlent à la Lune, là où j'ai vécu un grand choc de valeurs, là où les enfants s'amusez dehors, là où la terre est à la fois terrain de jeu et source de



ressourcement, tout simplement, là où l'eau potable, denrée rare, est livrée à domicile par camion-citerne, là où l'épicerie coûte très cher, là où j'ai vu l'éviscération d'un ours polaire, là où j'ai fait ma propre bannique tous les jours, là où j'ai eu un cours d'alphabet inuktitut, là où des projets de collecte sélective des déchets recyclables seraient les bienvenus, là où j'ai commencé de belles amitiés, là où j'ai souvent songé au confort de mon lit du Sud, là où j'ai eu des hauts et des bas, là où j'ai grandi comme humaine, là où j'ai officiellement envie de faire de la médecine plus tard.

La curiosité et le goût de l'inconfort m'ont fait vivre de folles aventures. J'envoie tout plein de sourires à la Baie d'Hudson, à toutes ces personnes faisant partie de notre famille, grande famille d'humains. « Nakurmiik », mille mercis, merci pour tout, et au revoir.



Magalie Bühlmann-Charette